

ATHLÉTISME SUISSE



PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

6° OLYMPIE 1929



COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX



LE PÉLERINAGE AUX SOURCES DE L'OLYMPISME AVEC LE CLUB

Je pouvais d'un cœur plus léger entreprendre vers les rives de l'Egée, aux sources de l'olympisme, le pèlerinage que je m'étais promis, face à la Tour de Marathon. Ce fut au printemps de l'an suivant que l'équipe d'athlétisme de mon club, le Stade Lausanne, champion suisse 1928, s'embarqua pour l'Hellade. Le docteur Messerli, que rien de ce qui touche à l'idée olympique ne peut laisser indifférent, dirigeait notre équipe. Il avait depuis longtemps le désir de conduire en Grèce les jeunes athlètes suisses et de visiter en leur compagnie Athènes et Olympie. Il venait de fonder sur une base olympique les Amitiés gréco-suisse, et les inaugurait en prenant l'initiative d'une rencontre amicale entre le Stade Lausanne et une sélection athénienne. Quels souvenirs de ces lumineuses journées, de ces paysages d'Attique aux lignes parfaites des monts et des rivages, de l'atmosphère sereine de cette terre où tout fut ordre, harmonie et beauté !

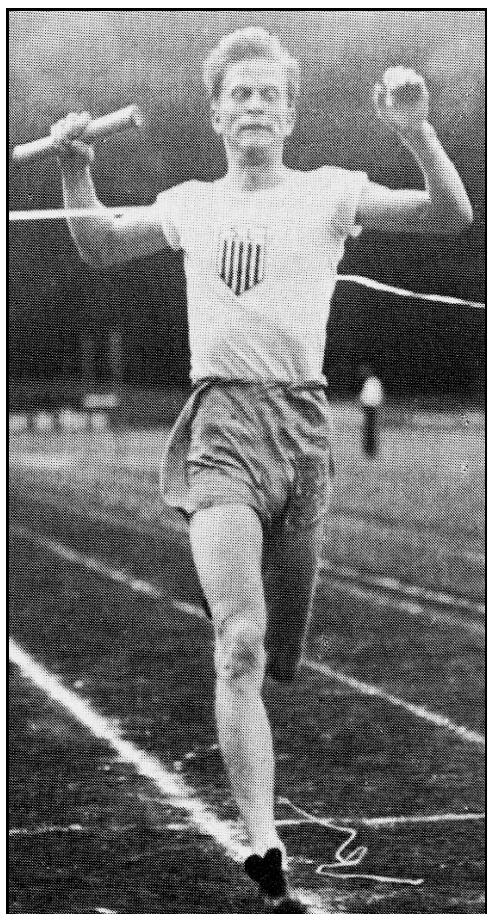
Le Stade des Panathénées, construit en marbre blanc et restauré grâce à la munificence d'un évergète grec, M. Averoff, avait grand air. Pour la première fois, les couleurs de mon pays flottaient sur le beau corps de pierre de Paros du stade antique - six grands drapeaux suisses plus hauts que les hauts cyprès, plus hauts que les monts bleus d'Acte ! Les performances ne furent pas toutes d'une qualité égale, mais j'aurais voulu que les détracteurs du sport pussent être tous présents quand mon ami Schiavo, un des meilleurs coureurs suisses de fond, fut vainqueur du Marathon, du vrai, sur l'antique parcours. Après avoir été acclamé sur 42 kilomètres par des foules enthousiastes, il fut accueilli dans le stade par les cris de plus de 30000 spectateurs : « O Helvetos ! Le Suisse ! Voici le Suisse ! » Il devançait de six kilomètres le deuxième ! La chaleur et la poussière étaient telles qu'il ne restait plus que quatre coureurs en course ! Les camarades de Schiavo le portèrent en triomphe, aux applaudissements d'une foule sportive, sensible à la grandeur de l'effort produit. A côté de ces luttes courtoises et de l'accueil chaleureux du peuple et des autorités helléniques, nombreux furent les échanges d'amitié entre Grecs et Suisses, les échanges de leçons aussi : l'endurance et la discipline des nôtres, la souplesse et l'élégance naturelles des Grecs marquant cette rencontre d'un sceau particulier. Si j'insiste sur ces impressions, c'est qu'elles sont un résultat direct de l'olympisme. De toute antiquité, les Hellènes furent hospitaliers ; ils aiment les visiteurs et les accueillent avec empressement. Il me paraît qu'une équipe étrangère d'athlétisme sera toujours particulièrement bien accueillie en Grèce, où survit l'idéal olympique des anciens. Quand le baron de Coubertin prit l'initiative de rénover les Jeux, il choisit, pour célébrer les premiers, le beau Stade des Panathénées, et les Jeux modernes trouvèrent aussitôt le terrain favorable à leur développement ; depuis 1894, ils n'ont fait que progresser. Cet épanouissement de l'olympisme a permis des rencontres internationales de moindre importance, mais nombreuses, comme celles qui ont opposé en 1929, 1931, 1933, la Grèce et la Suisse. Grâce à elles, la jeunesse de bien des peuples a fait meilleure connaissance et s'est mieux comprise. Un de mes amis se trouvait au fond de la Thessalie, dans un couvent perdu des Météores, quand notre équipe rencontra celle de Grèce, et réussit à la vaincre de peu. Il put se rendre compte que la Suisse avait été subitement une révélation pour beaucoup, dans ce coin du monde. On lui demanda ce qu'était donc cette Helvétie qui possédait de si valeureux représentants, capables de battre les fils de l'Hellade, et il décrivit les paysages où naquirent les athlètes de la Confédération. Et les enfants d'Athènes ! Il est certain qu'à l'école on leur apprend l'existence de la Suisse et qu'ils savent la situer sur la carte d'Europe. Mais, dans leur stade de marbre blanc, ils purent vivre la Suisse ; ils admirèrent ceux d'entre nous qui gagnèrent courses et concours, et leurs yeux brillèrent pour nous.



Le sport rapproche la jeunesse du monde, ce ne sont pas là des mots vides de sens. Et si parfois des incidents fâcheux surviennent au cours des luttes, ils ne sont pas durables; croyez-vous qu'il n'y eut jamais de pareils incidents lors des Jeux antiques ? Olympie imposait sa trêve, Olympie faisait taire les divergences. A la fin d'une journée de courses, ces enfants d'Athènes me valurent une des joies les plus pures de ma carrière sportive. J'étais capitaine de l'équipe suisse, j'avais gagné le 400 m., le 800 m. et le 1500 m. et contribué à la victoire des miens dans plusieurs relais. Une centaine de petits Grecs, davantage peut-être, m'attendaient à la sortie du stade. Comme je tardais, les evzones qui montaient la garde s'en allèrent et les gosses purent envahir la piste. Ils m'en-

tourèrent aussitôt, me touchant, me tirant par mes vêtements, me demandant ma signature sur des photographies qu'ils avaient achetées à l'entrée. Puis, certains qui voulaient aussi courir s'alignèrent sur la piste où nous venions de lutter. Ils riaient, se bousculaient, tombaient dans la cendre. Il y avait là des enfants de tous âges et de toutes les classes. Certains, fils d'émigrés, étaient vêtus de haillons, mais tous s'amusaient magnifiquement. Alors nous nous mîmes à les stimuler, mes camarades et moi, en leur offrant des prix. Je faisais le starter, m'efforçant de mettre de l'ordre dans leur troupe turbulente; ils partaient les uns derrière les autres, par dizaine et dizaine, comme pour un cross populaire. Les premiers arrivés se croyaient de véritables champions et recevaient avec une incommensurable fierté les prix que je leur distribuais très sérieusement. Il fallait voir avec quelle attention m'écoutaient ceux à qui je donnais des conseils. J'aime cette graine d'athlètes ; qu'on ne me dise pas que c'est flatter une dangereuse vanité que de prendre au sérieux l'ambition touchante de ces gamins, cette ambition s'appellera plus tard volonté ! A la fin de la dernière journée de ces jeux gréco-suisse, face aux gradins où se trouvaient les représentants officiels du Comité olympique grec, chacun des athlètes suisses reçut une branche de laurier. Rameau vigoureux, feuillage sain, couleur d'espoir, c'étaient des lauriers sacrés cueillis sur les ruines d'Olympie. Nulle récompense ne pouvait me faire une plus grande joie. Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, mon rameau est encore sous mes yeux ; dans un cadre de bois, enrubanné de blanc et de bleu, couleur de ciel et couleur de lumière : le drapeau grec ! Ces lauriers nous conviaient à Olympie et les athlètes suisses ne manquèrent pas de faire ce pèlerinage. Ils trouvèrent les paysages calmes et doux des anciens Jeux Olympiques. Dans la plaine de l'Alphée, croissaient des vignes et des orangers. Des collines, peu élevées, ondulaient au loin, couvertes de chênes, de pins et d'oliviers. Dans ce cadre subsiste l'âme des Jeux d'autrefois qui représentent dans le voisinage des temples sacrés une période de trêve et de recueillement. Les temples ont été détruits, Olympie livrée au pillage et les voleurs se sont emparés de ses trésors. L'atelier de Phidias fut transformé et ses chefs-d'œuvre ensevelis. Une forteresse byzantine s'éleva sur les sanctuaires, à l'époque des Vandales. Les parois massives des temples et leurs colonnes avaient résisté tout d'abord, mais les tremblements de terre les abattirent. Leurs ruines devinrent carrières de marbre à l'époque de la domination turque et les terribles inondations de l'Alphée complétèrent cette dévastation. Le glorieux stade fut couvert d'une épaisse couche d'alluvions. Les archéologues allemands qui dirigèrent les fouilles d'Olympie ont reculé devant la dépense énorme qu'occasionnerait le déblaiement complet du stade. Comme tous les stades antiques, celui-ci était composé d'une seule piste, long rectangle de deux cent douze mètres sur trente, bordé de talus en gradins où pouvaient s'asseoir quarante-cinq mille spectateurs, tandis que le Stade des Panathénées, édifié plus tard, ressemblait davantage à ceux d'aujourd'hui. Ainsi cette première piste du monde reste ensevelie et morte, tandis que triomphe l'olympisme. Les trois autres terrains antiques ont subi le même sort. A Corinthe, l'emplacement des jeux isthmiques n'est plus marqué que par quelques pierres parmi les vignobles. Le Stade de Némée est une prairie où pâturent des troupeaux de moutons et c'est tout juste si l'on aperçoit sous le gazon la courbe gracieuse de la sphendoné. Il n'y a que Delphes qui revive un tant soit peu ! Au pied des Phédriades rayonnant de lumière, une seule piste droite, qui semble minuscule, a vibré à nouveau, non plus sous les pas rapides des athlètes, mais sous les danses qu'ont remises en honneur les fêtes du poète Sikélianos !

En parcourant ce pays qui fut le berceau de l'athlétisme, j'eus une crainte que la vision des innombrables stades modernes ne suffît pas à chasser de mon esprit : le sport actuel n'allait-il pas suivre une évolution semblable et les stades connaître les mêmes ruines ? Les raisons peuvent en être nombreuses : l'idée éducatrice du baron de Coubertin n'est pas toujours comprise, l'entraînement n'est pas toujours ce qu'il devrait être et l'on ne pense surtout pas assez comme le cardinal Mercier que les exercices du stade ne sont pas des jeux vaniteux et stériles, mais qu'ils doivent être une école à l'intention des nations civilisées. Pour que le sport vive vraiment, pour que les pistes continuent à être lumineuses, il faut que cette école du sport soit suivie avec logique et persévérance. Il faut qu'elle reste raisonnée. Comme pour l'éducation et la culture de l'intelligence, comme pour les connaissances littéraires et scientifiques, il faut s'attacher à donner d'abord à l'enfant une préparation solide. A six ans, le jeune garçon apprend à lire et à écrire ; à quinze ans, il sera capable d'efforts plus tendus ; vers vingt ans, il se perfectionnera dans une spécialité. On sait bien que la vie de l'intelligence procède par étapes ; trop d'athlètes croient qu'il n'en va pas de même en matière de sport et que le don naturel supplée à tout. Ce qu'il faudrait, c'est améliorer la moyenne physique générale de la jeunesse, comme font déjà les Finlandais et quelques autres. L'olympisme vivra pleinement s'il réussit à faire suivre à tous l'école du vrai sport, celle qui cultive et dose les forces, accumule les énergies, équilibre les nerfs, celle où l'entraînement oblige à la précision et apprend à réfléchir, celle qui montre que le résultat le meilleur dépend non des muscles les plus forts, mais de leur jeu aisé et coordonné dans l'action, et de l'effort que l'intelligence a mesuré jusqu'au but exactement. Je veux dire par là que la leçon de



l'entraînement est de prouver que la victoire n'est pas le résultat d'un instant de lutte, mais d'une lente préparation. Et c'est pendant ce temps-là que naissent la joie du progrès, l'amour de la perfection, la recherche des gestes précis et la sensation toujours plus réelle de se dominer et de mieux se connaître. Discipline utile, leçon de méthode, application de l'effort. Vous comprendrez pourquoi le baron de Coubertin s'écriait à la fin d'un discours olympique : «Aujourd'hui, tous ceux qui s'efforcent, dans quelque milieu et dans quelques conditions que ce soient, de maintenir cette campagne en sa pureté et en sa vigueur font une œuvre utile et une bonne besogne. Ils sont tous les serviteurs de ce même idéal qui a repris forme dans l'idée olympique». Ces réflexions que je fis sous le ciel de Grèce, où la brise chassait un parfum de sel, de résine et d'eucalyptus, me placèrent en face d'un devoir : transmettre à d'autres, à de plus jeunes, ce flambeau du sport que mes aînés m'avaient donné. Les ruines des stades antiques exigeaient que chaque enseignement profitable, chaque leçon d'entraînement, apprise au contact de ces gloires du sport qu'étaient mes amis Nurmi, Paddock et d'autres, fussent transmis aussi par moi aux jeunes athlètes qu'il me serait possible d'entraîner. Cette leçon que m'imposait la patrie de l'olympisme, la flamme de Marathon la proclamait déjà du haut de la Tour d'Amsterdam. Car ce feu symbolique brûlant tout au long des Jeux olympiques et veillant sur le stade n'est-il pas le flambeau transmis d'olympiade en olympiade par les athlètes à leurs frères ?